

Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Le quatrième centenaire de la découverte du Canada Presidential Address

Rodolphe Lemieux

Volume 9, Number 1, 1930

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/300072ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/300072ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (print)

1712-9095 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lemieux, R. (1930). Le quatrième centenaire de la découverte du Canada : presidential Address. *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 9(1), 5–9. <https://doi.org/10.7202/300072ar>

ANNUAL MEETING

PRESIDENTIAL ADDRESS

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DU CANADA

PAR L'HONORABLE RODOLPHE LEMIEUX

Il y aura bientôt quatre siècles, en effet, Jacques Cartier, le "voyageur" de Saint-Malo, découvrait le Canada. C'est en 1534 qu'il partit de la ville des corsaires pour accomplir son premier voyage au Nouveau-Monde et planter des croix dans le sol canadien.

Et Jacques Cartier possède des titres innombrables à notre affection et à notre reconnaissance. Non seulement il a découvert le Canada, remonté, le premier blanc, le grand fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, donné des noms à notre pays, à nos îles, à nos caps, à nos baies. Mais il fut encore notre premier défricheur et notre premier colon. N'est-ce pas au cours de son troisième voyage que mettant au travail une vingtaine d'hommes, il fit abattre les arbres sur une étendue d'une acre et demie et l'ensemence?

Du Canada, il fut encore le premier historien, et, comme nous dirions aujourd'hui, le premier et l'un des plus glorieux publicistes. Le récit de ses voyages écrit dans le style naïf et primesautier de Montaigne, contient des descriptions d'un charme si savoureux qu'elles ont conservé leur fraîcheur à travers les siècles écoulés. Traduites en plusieurs langues, ces relations apprirent à l'ancien monde les ressources et les beautés du continent occidental.

Mais ce n'est pas tout encore. Jacques Cartier fut le premier historien des nations indiennes du Canada et leur premier apôtre. Il observa leurs coutumes, leurs mœurs; il apprit un peu leur langue. A Gaspé, il prêcha par signes; à Montréal, il répandit un peu la bonne parole par l'intermédiaire de deux mauvais interprètes. Par le Saint-Laurent découvert, comme dit Georges Goyau, la religion romaine s'introduisit et pénétra dans le continent américain.

Puis, navigateur habile, il consigna soigneusement ses observations. Il dressa les rudiments d'une carte du Canada. Il exécuta des sondages qui seraient utiles aux futures "navigations".

Jacques Cartier, c'est le nom que nous avons tous lu, enfants, sur le piédestal de la première statue qui orne le vestibule de notre galerie de héros. Figure un peu mystérieuse, flottant dans le brouillard de l'inconnu. Mais les traits trop peu nombreux sur lesquels la science a pu jeter sa lumière sont puissants, nets, taillés dans le plus pur granit de la Bretagne.

Jacques Cartier était natif de Saint-Malo, la fière ville emmurée, la patrie des corsaires, de Duguay-Trouin, de Surcouf, des écumeurs sanglants des mers. Marié à Catherine des Granches, le "sieur de Limoilou" comme on l'appelait quelquefois, habitait une modeste gentilhommière que j'ai eu

le plaisir de visiter, à sept milles de Saint-Malo, aux limites des paroisses de Paramé et de Saint-Coulomb. Elle était alors habitée par un nommé Parent, nom bien canadien. De ce point culminant d'une colline modérée, sa vue s'étendait sur la ville, la pointe de Varde et sur l'Atlantique, alors mystérieuse, dont les brumes cachaient des mondes inconnus.

Avant de visiter notre pays, il avait probablement, comme le laissent entendre divers passages de ses récits, navigué longuement et peut-être vu le Brésil. Mais ce que l'on sait de science certaine, c'est que le 20 avril 1534, il s'embarquait avec une soixantaine de compagnons, dans deux navires "du port d'environ soixante tonneaux chacun pour le descouvrement" des terres neuves.

Le récit de cette première navigation est si poétique par endroits, si plein de charme, que je ne puis m'empêcher de suivre longtemps le grand navigateur. Cinglant en ligne directe vers l'Occident, il frappe Terre-Neuve au cap Bonavista, puis remonte lentement vers le Nord. Voyons-le voguer par ces mers froides et vertes où il voit se dessiner la forme indistincte des pays mystérieux. Voici l'île des "Ouaiseaulx" où nichent les grands pingouins, les fous de Bassan, les macareux, les cormorans, les "margaultx"; il y a des oiseaux partout, dans l'air, avec leurs belles ailes blanches, sur les îles, dans l'eau, gloussant et sauvages, belle voilière éternelle qu'il dessine d'un pinceau sûr. De grands ours blancs nagent dans la mer, de grands ours noirs aussi. Les matelots salent quatre ou cinq "pippes" de grands pingouins pour augmenter les provisions. Les navires se dirigent vers le Nord. Ils pénètrent dans la "Baye des Chasteaulx", comme on nommait alors le détroit de Belle-Isle. Ils atteignent la côte du Labrador, sombre dédale d'îles, de détroits pittoresques, où Cartier ne voit que "Rochiers... mal rabottez"; car "en toute la dite côte du nord, je n'y vy une chareté de terre." Et enfin, il voit et découvre l'île Verte qui, plus tard, quatre siècles après, deviendra si célèbre pour avoir vu se poser un avion venant d'Europe.

Ces rivages inhospitaliers, les deux navires les abandonnent pour suivre la côte ouest de Terre-Neuve et descendre vers le sud. Et les bons marins observent ces "terres à montaignes moult haultes et effarables", ils pêchent les grosses molues, ils chassent les loups marins, les walrus qui dorment au soleil près des rivages.

Obliquant vers le sud-ouest, les navires suivent la chaîne des îles, les indolentes Madeleines, rouges et vertes sur les eaux marines; puis, descendant toujours, ils frappent tout à coup l'île Saint-Jean qui émerveille les yeux. "Toute ycelle terre est basse et "unye, la plus belle qu'il soit possible de voir, et plaine "de beaulx arbres et prairies". Mais ce spectacle si beau ne les retient pas longtemps. Tournant brusquement vers l'ouest, Jacques Cartier atteint la côte du Nouveau-Brunswick et remonte de nouveau vers le nord.

Il s'en va, cherchant le "passaige" vers l'Asie et les âmes à sauver, devinant confusément le contour des îles et des baies, palpant le continent, tâtonnant dans ce monde inconnu. Et, tout à coup, par-dessus l'île de Miscou, "apersumes, dit-il, aultres terres et cap, qui nous demouroiet au nort, ung cart du nordest, tout alla veue... Entre lesquelles basse terres et les haultes, y abvoict une grande baye et ouverture". Quelle terre voyait ainsi s'élever Jacques Cartier dans le lointain sombre et indistinct? C'était le Cap d'Espoir, la douce Gaspésie, cette région si pittoresque, si magnifique, qui m'est chère à tant de titres. Jacques Cartier avait eu la première "vision gaspésienne".

Et le tier jour de juillet, Jacques Cartier traverse la grande ouverture qui n'était autre que l'entrée de la baie des Chaleurs, et il vogue sur une mer caressante "devers la mort" qui est une terre haulte à montaignes, toute "plaine de arbres de haulte fustaille, de plusieurs sortes; et entre "aultres, il y a plusieurs cèdres et pruches, aussi beaulx qu'il soit possible "de voir, pour faire matz."

Et le "quart jour... jour saint Martin", entrons avec lui, toutes voiles déployées, à Port Daniel, "une petite Baye et conche de terre".

De là il rayonne aux alentours. Il se rend à Paspébiac, puis le neuf juillet, dit-il, "esquippames nos dites barques pour aller descouvrir ladite baye". Pas un coin qui ne soit plein de blé sauvage "qui a l'espy comme seigle et le grain comme avoyne; et de poys, aussi espez comme si on les y abvoiet semés et labourés"; puis dans les rivières, "force saulmons".

Il atteint, désappointé, le fond de la baie. Le "Passage" n'est pas encore là. "Fymes couriz à l'est" alors, dit-il, et il rebrousse chemin. Le 12 juillet il est au pays enchanteur de Percé. Il pose ses ancres pour la nuit, entre la terre ferme et l'île Bonaventure. A l'aube, il remonte vers le nord-est. Le 14, dit-il, "vymes le trevers d'icelle ripvière, nous vint "le vent, contraire, et force bruynes et nom veue, et nous convint entrer "dedans icelle ripvière, le mardi, XIIIème jour dudit moys".

Jusqu'au seize, ils espèrent que le beau temps va revenir, mais le vent devient de plus en plus tourmenté, et l'un des navires perd son ancre. Encore une fois, "il nous convynt entrer plus avant, sept ou huit lieues "amont icelle rivière, en ung bon hable et seur, que nous avyons esté "veoyr avec nos barques. Et pour le mauvais temps... fusmes en icelluy "hable et ryvière jusques au XXVe jour dudit moys, sans en pourvoyr "sortyr".

Ce havre sûr qui abrita le découvreur du Canada, ce refuge contre les puissantes tempêtes qui battent de temps à autre la péninsule, c'était Gaspé. Depuis ces temps reculés, le "hable seur" a abrité bien des navires dans la tranquillité radieuse de ses eaux. Entre ses douces montagnes renflées, il attend encore cependant le magnifique développement auquel il a droit. La nature a travaillé là avec ses mains puissantes et habiles et, à l'extrême est de notre pays, a posé ce bassin sans rival. J'en parle avec enthousiasme pour le si bien connaître, car j'ai confiance dans son avenir merveilleux et je sais qu'un jour il sera l'un des premiers du monde.

Je n'accompagnerai pas Jacques Cartier plus loin dans cette première croisière sur le golfe. Après avoir découvert la Gaspésie au charme si âpre et si prenant, il côtoya pendant quelques instants l'île d'Anticosti et retourna en France.

On connaît mieux les deux autres "navigations" de Cartier, et surtout la seconde, la plus longue, celle où il se rendit jusqu'à Montréal. L'illustre navigateur, le bon "marinier" de Dieu, s'avance sur le fleuve, dans la grande avenue bleue, entre les montagnes, à travers les îles charmantes, et il égrène sur sa route les noms de tous les saints du calendrier.

Le printemps venu, il retourne en France après avoir découvert la "grande rivière", et c'est alors qu'il publie ses œuvres où l'on trouve tant de choses: descriptions, rudiments d'une histoire des Indiens, d'une histoire canadienne, sondages, renseignements précieux pour les navigateurs, informations géographiques, etc.

Je n'insisterai pas sur ce sujet. Il me tarde d'arriver à une matière plus riche. La commémoration de ce quatrième centenaire de la découverte du Canada devra avoir tout d'abord un cachet religieux. Car Jacques Cartier ne perdit jamais de vue ce but primordial. Sur les côtes

de la Gaspésie, il rencontre à plusieurs reprises des "sauvaiges". Et il ajoute aussitôt: "Nous cogneumes que ce sont des gens qui seroient fassiles à convertir." Et plus loin, il dit encore: "Je estime mielx que aultrement, que les gens seroient fassiles à convertir à notre sainte foy."

Avec orgueil, il dit lui-même qu'il travaillait à "l'augmentation de la très sainte foy chrétienne". Il allait plantant des croix sur les rives. Et lors de son second voyage, il débute par un acte religieux. Nous "fumes nous présenter au cueur de ladicte église, devant révérend père en Dieu Monseigneur de Saint-Malo, lequel, en son état épiscopal, nous donna sa bénédiction...; chacun se confessa, et ressumes tous ensemble Notre Créateur en l'église cathédrale dudict Saint-Malo." Ceux qui visitent la cathédrale de Saint-Malo admirent la plaque commémorative que l'ancien Premier Ministre, Honoré Mercier, fit placer au bas chœur où se déroula cette scène.

A Gaspé même, Jacques Cartier planta une croix en touchant terre. Écoutons le naïf mémorialiste relater ce fait avec son ardeur religieuse; écoutons bien celui-ci qui nous fit assister à ce geste religieux, le premier accompli sur nos bords, le premier d'une série qui devait être si longue:

"Le XXIII^e jour dudict moys, dit-il, nous fismes faire une croix, de trente pieds de hault qui fut faicte devant plusieurs d'eulx (les Indiens) sur la pointe de l'entrée dudict hable soubz le croisillon de laquelle mismes ung ecusson en bosse, à troys fleurs de lys, et dessus, ung escripteau en boys, engravé en grosse lettre de forme ou il y avoit: VIVE LE ROY DE FRANCE. Et icelle croix plantasmes sur ladicte pointe devant eulx, lesquels la regardoyent faire et planter. Et après qu'elle fut eslevé en l'air, nous mismes tous à genoulx, les mains jointes, et leur fismes signe regardant et leur monstrant le ciel, que par icelle estoit nostre rédemption, de quoy ils firent plusieurs admyradion, en tournant et regardant icelle croix."

Actes de foi, actes d'adoration et de supplication que le découvreur de notre pays accomplit en face des Indiens, de la nature et de Dieu. Actes les plus féconds qui devaient se répéter, se multiplier à l'infini. La croix "heaulte" devait ensuite s'élever jusqu'au ciel sur ce continent, être plantée le long de nos routes, orner des clochers d'églises dans toute cette vaste terre d'Amérique. Elle devait dominer un instant tout l'immense territoire qui fut un jour le Canada français et qui relevait du diocèse unique de Québec, tout ce continent qui s'étendait des mers glaciales à la mer des Antilles.

Si la découverte de notre pays fut avant tout un acte religieux, la commémoration de ce grand fait devra être d'abord et avant tout une commémoration religieuse. Car Jacques Cartier a établi chez nous une tradition, il a tracé pour ainsi dire dans nos forêts vierges un sentier. D'autres découvreurs viendront après lui, et surtout Champlain, le fondateur de Québec. Mais ils mettront, les uns et les autres, leurs pas dans ces traces illustres. Il n'y aura pas de déviation.

C'est là un point que je voudrais souligner, c'est un sujet que je voudrais longuement traiter, mais un maître de la littérature française a déjà accompli ce travail en y mettant toute sa science et toute sa piété. Et à l'occasion de cet anniversaire, c'est lui, Monsieur George Goyau, ce sont les "Origines religieuses du Canada" qu'il faudra relire avec toute notre attention. Aucun livre ne pourra mieux marquer toute la sainteté de la fête que nous voulons célébrer, aucun n'en pourra mieux mettre en relief le caractère, n'en dégager plus nettement la signification.

Mais cette fête du quatrième centenaire, où faudra-t-il la célébrer? Là où se fit à proprement parler, la découverte du Canada, à Gaspé. Sans doute Cartier longe la côte du Labrador, l'île Saint-Jean, le Nouveau-Brunswick, mais il s'y arrête si peu. Il ravitaille ses navires et continue sa route, regardant chaque soir, comme les conquistadors, se lever les étoiles nouvelles. Ce n'est qu'en arrivant à la péninsule merveilleuse, mollement étendue dans le golfe, qu'il s'arrête, qu'il séjourne, qu'il observe longuement. Il fait vraiment à Gaspé le geste de premier occupant. Il prend possession du sol au nom du roi de France. Il passe plusieurs jours à Port-Daniel, et à Gaspé il accomplit ce grand acte de foi dont la relation est si touchante. Partout il rencontre des Indiens; partout il les accueille comme un père, comme un missionnaire, pourrait-on dire; il leur parle le langage de la foi et celui de la charité. Il a peine à les quitter et passe enfin près d'un mois sur ces côtes hospitalières et si inspiratrices.

La Gaspésie n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour attirer, le moment venu, les milliers de pèlerins qui viendraient de tout le Canada, des Etats-Unis, de la France et même de l'Angleterre, pour célébrer cet anniversaire d'une importance non seulement nationale, religieuse, mais encore universelle et mondiale? Les foules n'accourent-elles pas, heureuses de cheminer le long de la baie qui attire déjà des milliers de touristes? Le beau chemin qui longe la mer, le réseau national réorganisé, les services de transport maritime toujours actifs amèneront les pèlerins heureux de suivre pas à pas la route de Jacques Cartier jusqu'au lieu du ralliement à Gaspé.

Quatre ans suffisent à peine pour préparer cette commémoration grandiose, et dont la splendeur doit égaler celle de l'événement qui en est l'occasion. Ceux qui ont formé ce projet et dont je me fais l'humble interprète, ont vu grand. A cette œuvre nationale, ils veulent la collaboration des sociétés nationales, des sociétés historiques, des universités, des écoles, des sociétés religieuses et du clergé tout entier. Les gouvernements canadiens voudront se joindre spontanément à l'entreprise. L'Angleterre, la France surtout, les Etats-Unis répondront à l'appel. 1934! Quatre ans encore et nous serons au quatrième centenaire. Quatre ans! Comme cela passe vite.

Déjà, je vois la foule se porter vers la péninsule gaspésienne. C'est le beau mois de juillet, le "tiers jour" où le "quart jour" comme écrit Jacques Cartier avec tant de saveur. Les automobiles se suivent dans la gloire de la côte ensoleillée. Les caps bleuâtres s'avancent au loin dans la mer; les montagnes douces arrondissent leur dôme. Des navires, des avions s'approchent, venant de toutes parts. Ils fendent les vagues berçantes. Les trains roulent dans la poussière d'un village coquet à l'autre. Et d'innombrables pèlerins, pèlerins du souvenir et pèlerins de la religion descendent là-bas, à Gaspé, près du "hable seur", le long du bassin, entre les collines gracieuses. Et, pieusement, ils franchissent le seuil de la cathédrale qui dresse sa croix sur la "poinete", à l'endroit précis où, il y a quatre siècles, dans la forêt primitive, Jacques Cartier plantait sa croix de bois, "haulte de trente pieds", entre ses "mariniers", les humbles "labou-reux" de la mer, et les Indiens naïfs et étonnés.